

Création actuelle de danse Saison 2011-2013

« Diffraction » : Cie Greffe / Cindy Van Acker

« Mon leitmotiv : ne pas chercher à plaire, ne pas séduire »

Les voyages intérieurs modèlent un visage. Celui de Cindy Van Acker est beau et grave. Elle nous reçoit à Genève dans son studio, là où elle trace des périples aux confins des normes, là où elle reconfigure le corps, avec méthode et un sens prononcé de l'aventure – artistique, anatomique, plastique. Cindy Van Acker est une aventurière, elle invente une géographie du sujet qui regarde vers le cosmos comme vers les particules élémentaires.

D'où venez-vous ?

De la Belgique. J'ai grandi à Gistel, une petite ville entre Ostende et Bruges, connue grâce au champion cycliste Johan Museeuw.

Pour le milieu de la danse, en revanche, je viens de Genève, parce que j'ai construit tout mon parcours professionnel ici et la Cie Greffe est genevoise.

Quel est le paysage de votre enfance ?

La mer du nord. Les maisons en briques. Les champs qui s'étendent à perte de vue, les vaches, l'horizon. La force du vent, le sel sur les lèvres et le temps changeant sans cesse. J'habite à Genève depuis près de 22 ans, ce qui représente un peu plus de la moitié de ma vie. L'enjeu aujourd'hui pour moi, ce n'est plus de m'intégrer, mais de ne pas perdre mes racines.

Que devez-vous à votre culture originelle ?

Un rapport au travail. La Flandre est une région catholique. Historiquement et culturellement le sens du devoir est très fort.

Quand avez-vous su que vous deviendriez danseuse ?

Je ne l'ai jamais su. Je n'ai jamais rêvé d'être danseuse. Ma mère m'a inscrite à un cours de danse à 6 ans, j'ai tout de suite beaucoup aimé la technique classique, le travail à la barre. Quand j'ai eu 12 ans, on m'a suggéré de postuler à l'école professionnelle à Anvers. J'ai été admise et je suis entrée à l'internat. C'est une expérience qui marque.

Qu'avez-vous appris au cours de ces années de formation ?

J'y ai appris le métier, ce que ça voulait dire de danser toute la journée... La discipline, la persévérance, mais ça manquait d'ouverture d'esprit.

Vous pensiez faire carrière en tant que danseuse classique ?

Non. A 15 ans, je savais déjà que la danse contemporaine m'intéressait. J'aimais imaginer des nouveaux mouvements. Mais j'aimais la technique classique, je voulais mener l'expérience jusqu'au bout. C'est la raison pour laquelle j'ai évolué ensuite pendant deux ans au Ballet Royal de Flandres. C'est bien d'avoir dansé des grands classiques, d'avoir vécu physiquement une partie de l'histoire de la danse.

Pourquoi rallier Genève ?

A cause du Ballet du Grand Théâtre où j'ai dansé deux ans.

Qu'y avez-vous appris ?

(Silence) J'ai beaucoup appris des « seniors », des danseurs expérimentés et magnifiques, ainsi que des expériences faites avec des chorégraphes comme Ohad Naharin ou Christopher Bruce. Mais j'ai compris que je n'y étais pas non plus à ma place. Ça me rendait malade de danser des pièces que je n'arrivais pas à défendre artistiquement.

Vous vous sentiez déjà chorégraphe ?

Depuis l'âge de 15 ans, j'imagine des pièces dans ma tête. Au Ballet de Flandres, j'ai demandé au directeur de la compagnie l'autorisation de tenter des choses avec de jeunes danseurs. Cela n'a pas abouti, faute de temps, mais j'ai concrétisé cette envie de recherche. Après le Grand Théâtre, la rencontre avec Yann Marussich, responsable des Scènes Libres au Grütli à l'époque, est décisive. Il me pousse à me lancer et met à ma disposition un espace et du temps. C'était extraordinaire, pouvoir créer en toute liberté. De tels espaces de liberté manquent aujourd'hui cruellement à Genève.

Une de vos premières pièces, en 1996, s'appelle « Sans fard », un titre symbole ?

Oui. C'est mon leitmotiv : ne pas chercher à plaire, ne pas séduire. C'est ma marque de fabrique.

En 1998, vous présentez « Subver-cité » au Théâtre de l'Usine à Genève. On vous voit manger des poires que vous recrachez dans un seau à champagne. Vous êtes alors très critique.

Oui. Mes premiers solos critiquaient la danse, mais aussi le système dans lequel nous évoluons. Les pièces de cette période ont un caractère de manifeste. Plus tard, j'ai signé « J'aimerais tuer avant de mourir », inspirée du film « Les Carabiniers » de Jean-Luc Godard, qui marque un retour de confiance dans le mouvement.

En 2002, vous opérez un virage important avec « Corps 00:00 », solo nocturne où vous effectuez un périple stupéfiant, reliée par des électrodes à une machine qui agit directement sur vos muscles. L'expérience sensorielle prend alors le dessus sur le discours. Pourquoi ?

Avec « Corps 00:00 », j'ai voulu donner un autre sens à mon travail : proposer plutôt que de dénoncer. J'ai remis tous les compteurs à zéro et cherché à envisager le

corps objectivement. D'abord comme un tas d'os et de muscles. Je voulais réfléchir à ce qui met en mouvement cette masse. Un moment dans la pièce, je tombe d'un promontoire. Je voulais chuter comme un objet, ce qui suppose de suspendre les réflexes.

Cela implique une maîtrise de soi totale ?

Oui. La pensée atteint un degré de liberté unique. Parallèlement, je suis soumise à des impulsions électriques, via des électrodes, qui conditionnent mes mouvements. « Corps 00:00 » renvoie ainsi aussi au corps social, au conditionnement dont il est l'objet et à sa tentative de conquérir sa liberté.

Avec « Corps 00:00 », puis « Balk 00:49 » en 2003, vous construisez un corps inédit, rarement vu sur scène, méconnaissable.

Oui. Je vais contre les tendances naturelles du corps. Je développe des mouvements que je ne sais pas encore faire. Ce qui fait naître des nouvelles formes et une fois intégrées, une nouvelle organicité.

En 2008, vous êtes appelée à collaborer avec Romeo Castellucci qui crée « Inferno » d'après Dante dans la Cour d'Honneur du Palais des papes en Avignon. En 2011, il vous invite à travailler avec lui pour « Parsifal » à l'Opéra de la Monnaie à Bruxelles. Qu'est-ce que Romeo Castellucci vous apporte ?

La collaboration avec Romeo est très précieuse pour moi. Elle fait surgir un concentré de force vitale, elle transcende. C'est une expérience artistique très forte, certes, mais aussi philosophique. A ses côtés, on apprend à tout moment et humainement, il est extraordinaire. J'admire son immense disponibilité, quel que soit le moment, quelle que soit la personne. De lui, j'ai appris qu'il ne faut pas avoir peur d'être exigeant avec l'autre. Il affronte les problèmes, il les empoigne avec une sorte de gourmandise. C'est un laboureur de l'art. Il pousse ses interprètes à épouser un dessein, dessein qu'il ne cesse d'enrichir. Il est au service de l'œuvre à venir. Je me reconnais dans cette aspiration. Créer, à mon sens, ce n'est pas être à l'écoute de soi, mais au service de l'objet.

C'est très pur ?

Oui, peut-être.

Vos premières pièces étaient des solos. Depuis quelques années, elles impliquent régulièrement d'autres danseurs. Quels interprètes privilégiez-vous ?

Je cherche des personnalités convaincues par le projet. Généralement, ce sont des danseurs avec lesquels j'ai déjà un lien. Jusqu'à présent, je n'ai jamais fait passer d'audition, à une exception, pour le « Parsifal ». J'ai dû me faire violence. Mais ça s'est avéré instructif. Choisir un interprète est un acte décisif.

Si je vous dis que votre travail est très plastique, vous êtes d'accord ?

Oui, complètement. Mon travail tend tantôt à la sculpture tantôt à la peinture abstraite. Je cultive un rapport très fort à l'idée de la matière du corps et des objets, à la géométrie, au visuel. Je suis très sensible à la lumière. Le corps est un acteur important, mais le son, l'éclairage, la scénographie le sont tout autant.

« Diffraction », qui a été distingué par les Prix suisses de la danse, est exemplaire de cette conception.

Oui. Parce que dans « Diffraction », le mouvement n'est pas seulement inhérent aux danseurs, mais aussi aux objets scénographiques lumineux dont «9 Tubes » qui conditionne la chorégraphie.

Que voudriez-vous que le spectateur vive ?

Je peux répondre en disant ce que j'aime vivre moi en tant que spectatrice. J'aime être touchée dans des zones inattendues. J'aime avoir la sensation d'espace mental, que je peux errer dans mon imaginaire, que l'instinct créatif s'éveille.

Vous sentez-vous appartenir à un courant ?

Non. Je ne suis même pas à la mode.

Entretien par : Alexandre Demidoff